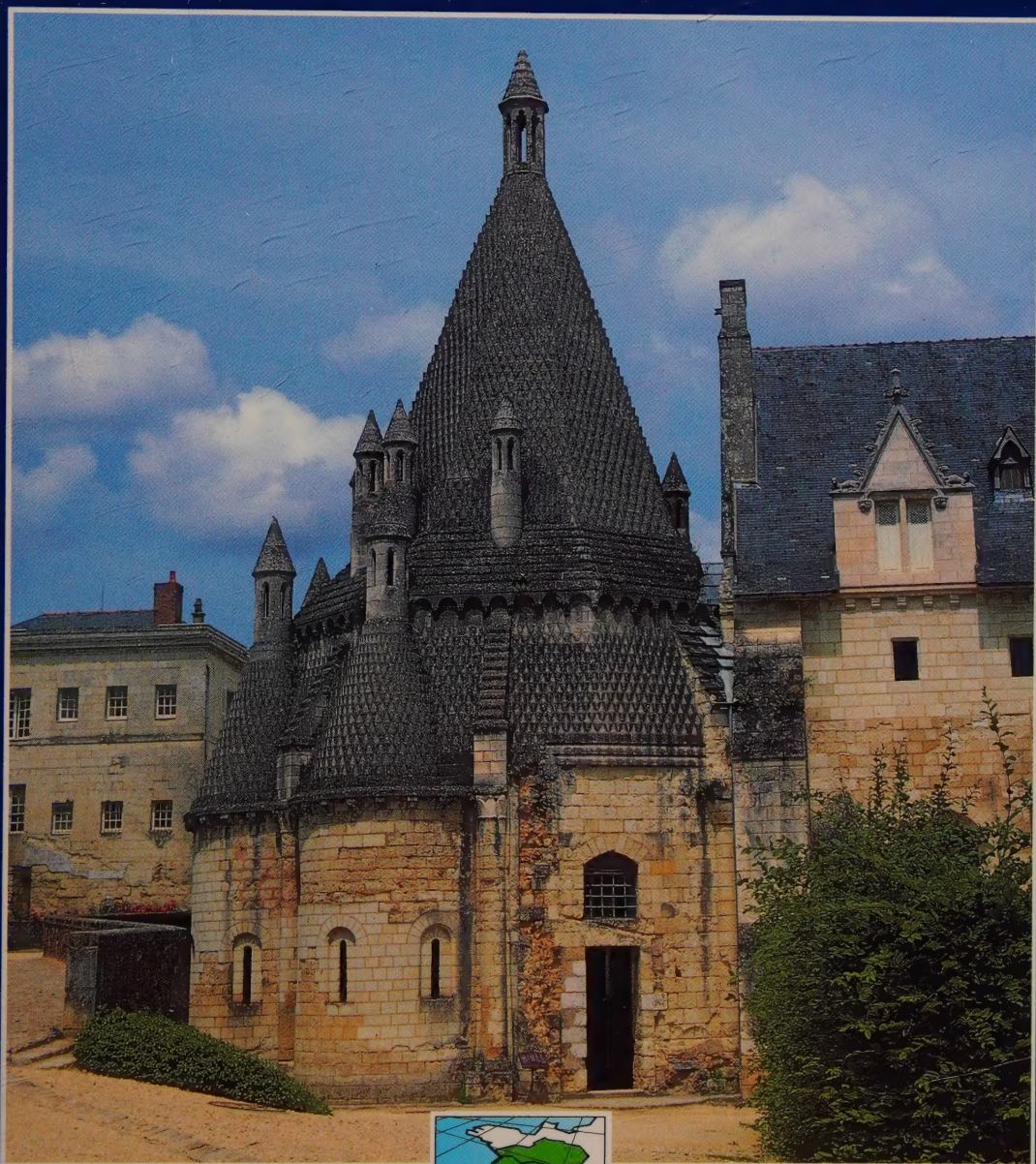




C. Giraud-Labalte/P. Giraud



FONTEVRAUD



Région des Pays de la Loire

ÉDITIONS OUEST-FRANCE

301
Claire Giraud-Labalte

FONTEVRAUD

« Ces clochers, ces toits, ces cheminées,
qu'on aperçoit au milieu des bois de Fontevault, annoncent au voyageur
la célèbre abbaye de ce nom, l'une des plus belles et des plus riches qu'il y eût en France. »

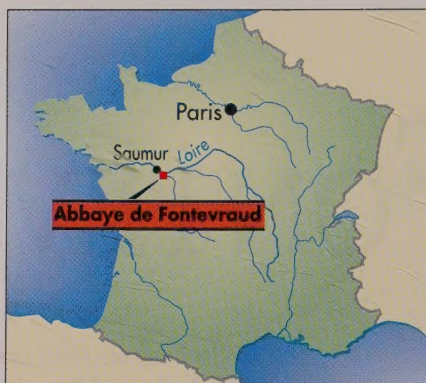
Jean-François Bodin,
*Recherches historiques sur la ville de Saumur, ses monuments,
et ceux de son arrondissement, 1812.*



Photographies : Patrice Giraud

ÉDITIONS OUEST-FRANCE
13, rue du Breil, Rennes

Fleuve royal s'il en fut, la Loire évoque d'emblée de prestigieux châteaux : Blois, Villandry, Langeais, Azay-le-Rideau, Rigny-Ussé... Mais au plus profond de sa vallée, des trésors non moins renommés valent aussi le détour. Au confluent de la Loire et de la Vienne, les bourgs de Candes-Saint-Martin et de Montsoreau nous invitent à nous engager dans un vallon encore boisé pour découvrir au creux du village de Fontevraud une illustre abbaye qui constitue le plus grand ensemble monastique subsistant en France.



*L'église abbatiale
depuis le nord-ouest.*

Robert d'Arbrissel : un ermite pris au piège de son succès

Né vers 1045 à Arbrissel (Ille-et-Vilaine), Robert consacre la première partie de son existence à étudier auprès de maîtres parisiens et angevins. Au printemps de 1095, déjà rompu à la vie ascétique, cet apôtre errant se retire à la Roë non loin de son village natal, où son charisme et son éloquence attirent auprès de lui une communauté masculine. En 1096 le pape Urbain II vient à Angers prêcher la première croisade. Informé du renom de Robert d'Arbrissel qui inaugure alors en Anjou un mode de vie érémitique, il le charge de propager l'Évangile. Soucieux de retrouver sa liberté, Robert quitte deux ans plus tard ses disciples de la Roë pour se consacrer de nouveau à la prédication itinérante.

Intransigeant pour lui-même mais indulgent pour ceux qui le suivent, répondant par ses propos à certains problèmes de l'époque (disparité sociale, crise de l'Église), il se retrouve rapidement à la tête d'un groupe, cette fois à majorité féminine, composé de plusieurs centaines de personnes de tous rangs. L'importance croissante de cette foule de disciples oblige bientôt l'ermite débordé par son succès à se fixer et à organiser une vie communautaire.

Une fondation soutenue par la noblesse angevine et l'Église

C'est au printemps de l'année 1101 qu'avec l'aide de Pierre II évêque de Poitiers, il s'installe au fond du vallon de Fontevraud près d'une source, la « Fons Ebraldi », au carrefour de trois diocèses : celui de Poitiers dont il dépend, et ceux d'Angers et de Tours.

Les textes d'alors décrivent l'endroit comme un site forestier écarté sans être désert. À proximité se trouvent en effet Candes, port animé dès l'époque gauloise et centre de pèlerinage réputé en l'honneur de

Le choix d'un site

« Cependant voyant augmenter la foule de ceux qui le suivaient, il décida pour éviter tout acte inconsidéré, et puisqu'il importait que les femmes habitassent avec les hommes, de rechercher un lieu où ils pussent vivre sans scandale et de trouver un désert, s'il en rencontrait. Or il y avait un lieu, inculte et aride, planté de buissons épineux, appelé "Fontevraud" depuis les temps anciens (...) »
Vie du Bienheureux Robert d'Arbrissel par Baudri de Bourgueil, évêque de Dol.

*L'arrivée à l'abbaye
par l'ancien chemin
de Chinon
au sud-ouest.*





té matérielle due à la générosité de diverses familles angevines. Rapidement en effet affluent donations et concessions de terres, de vignes, de moulins et même de droits seigneuriaux. De plus, l'œuvre de Robert d'Arbrissel est vivement encouragée par le pape et soutenue par ses amis, évêques de Poitiers et d'Angoulême.

La nouvelle communauté à peine installée, une divergence de vues se manifeste entre le fondateur et les bienfaiteurs. Robert reprend alors dès 1104 son apostolat errant pour ne revenir qu'épisodiquement à l'abbaye mère.

À son départ, il confie le gouvernement effectif de l'abbaye à une prieure, Hersende de Champagne, veuve du seigneur angevin Guillaume de Montsoreau. Il passe les dix dernières années de sa vie sur les chemins d'Anjou, du Poitou, puis de l'Aquitaine et du Berry, jalonnant son périple de fondations. En 1115 il vient pour la dernière fois à Fontevraud, où il nomme à la tête de l'ordre une première abbesse, Pétronille de Chemillé. Il meurt en février 1116 au jeune prieuré d'Orsan en Berry. Les reliques de ce « saint », jamais canonisé malgré sa popularité, sont actuellement conservées à Martigné-Briant (Maine-et-Loire).

*Le chœur
de l'église abbatiale,
expression
du dépouillement
originel.*

L'ordre après la mort du fondateur

À la fin du XII^e siècle l'ordre totalise cent vingt-trois fondations réparties dans l'ouest de la France, le Berry et le Limousin, principalement dans les domaines soumis aux Plantagenêts. Cette croissance se ralentit puis connaît au XVII^e siècle un sursaut face à la Réforme.

Quant à l'abbaye mère, elle accueille un nombre de religieux et de moniales variable selon les époques et les sources documentaires. Le Grand-Moûtier compte semble-t-il cinq cents moniales au XIII^e siècle, deux cent trente vers 1700, et Saint-Jean-de-l'Habit une cinquantaine de religieux en moyenne.

saint Martin, et Montsoreau dont le château appartient à l'une des plus puissantes familles féodales d'Anjou. Non loin des forteresses de Saumur, de Chinon et de Loudun, la situation frontalière de Fontevraud assure en outre à l'abbaye une relative sécurité dans un comté angevin alors en pleine anarchie politique.

À la précarité des débuts, tributaires de l'aumône, se substitue bientôt une prospéri-

Une femme à la tête d'un ordre mixte

La fondation fontevriste s'inscrit dans un mouvement de réformes monastiques qui prônent un retour aux sources du christianisme et une restauration dans sa pureté initiale de la règle bénédictine formulée par saint Benoît au milieu du VI^e siècle. Ce modèle de vie communautaire est rythmé par les offices, le travail manuel et la méditation des textes sacrés. Réformé dès 1084 par saint Bruno, fondateur de l'ordre des Chartreux, puis en 1098 par Robert de Molesmes, fondateur de l'ordre cistercien, il connaît à partir de 1114 une prodigieuse impulsion grâce à saint Bernard.

Issu de la règle bénédictine, la constitution fontevriste définit les obligations individuelles et communautaires (nourriture, tenue, silence...) et régit strictement les relations entre frères et sœurs. Mais l'originalité de l'ordre fontevriste ne réside pas tant dans ce caractère mixte — des abbayes doubles existaient en effet en Egypte au V^e siècle, chez les Celtes au IX^e siècle, en Espagne au XI^e siècle — que dans la prééminence accordée aux femmes.

Suivi par une foule en majorité féminine, et considérant la mixité comme bénéfique puisqu'elle implique une mortifica-

*Les cuisines établies
au XII^e siècle
pour nourrir
la communauté.*





Sur cette vue dessinée depuis le nord en 1699 figurent à gauche le couvent Saint-Jean-de-l'Habit et d'autres bâtiments aujourd'hui disparus.

Bibliothèque nationale, collection Gaignières.

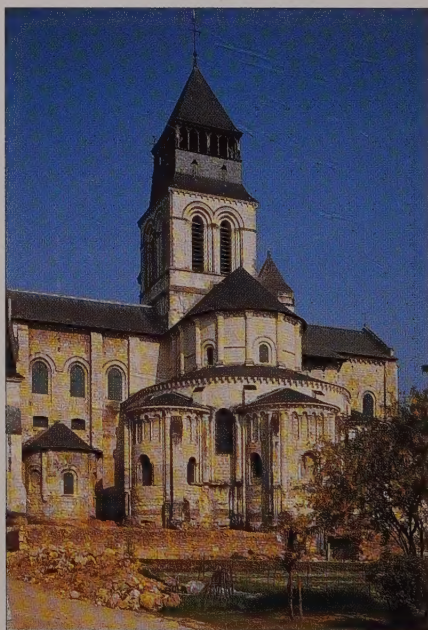
tion de la sexualité, Robert décide de maintenir cet aspect au sein de la fondation fontevriste. Ce parti pris fait référence à une pratique de son ascèse personnelle, pour le moins insolite et contestée en son temps, qui consiste à résister à ses tentations charnelles en passant volontairement ses nuits parmi les femmes.

Un réalisme prudent conduit cependant Robert à établir hommes et femmes dans des monastères voisins mais séparés. Ce principe de base qui dans toutes les fondations fontevristes fait coexister deux couvents, féminin et masculin, prend à l'abbaye mère un caractère particulier.

Quatre monastères à Fontevraud

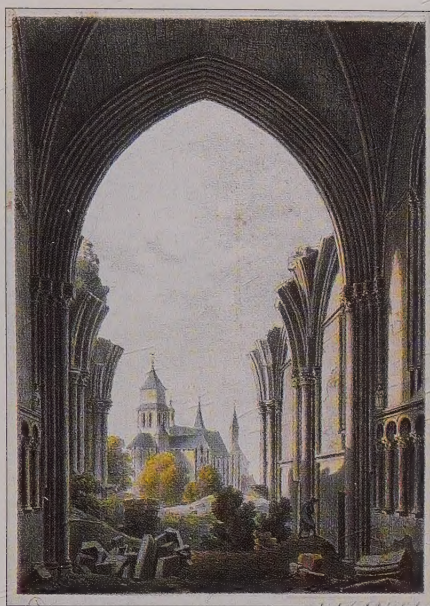
Cas unique de cet ordre monastique, l'abbaye de Fontevraud regroupe en raison de l'importance de la communauté quatre monastères sur un même site. L'organisation interne de chaque couvent se calque sur le modèle bénédictin.

Les hommes sont regroupés hors clôture, dans le couvent de Saint-Jean-de-l'Habit. Commandés par un prieur soumis à l'abbesse, les prêtres assurent la célébration de la messe et l'administration des sacrements pour les moniales, alors que les frères



Le chevet de l'abbatiale.

Les ruines
de Saint-Jean-de-
l'Habit vers 1816.
Droits réservés.



laïcs assument les tâches manuelles moins gratifiantes spirituellement.

Supérieures en nombre, les femmes se répartissent dans les trois autres monastères : le Grand-Moûtier est réservé aux « vierges » ayant mené une vie irréprochable, auxquelles le fondateur réserve le privilège du renfermement contemplatif. À l'est de ce couvent principal se greffe l'ensemble Saint-Benoît.

Le couvent de la Madeleine est destiné aux « filles repenties » et aux femmes mariées, veuves ou non, qui se retirent du monde. Ces femmes ayant l'expérience de la vie profane, à la différence des moniales du Grand-Moûtier, ont toujours eu la préférence de Robert d'Arbrissel.

Le « prieuré » Saint-Lazare, ou Saint-Ladre, est, quant à lui, affecté aux malades et aux lépreux.

L'abbesse et ses pouvoirs

En dépit des nombreux heurts qui vont affecter les relations entre les religieux et l'abbesse, la sujétion masculine va durer

jusqu'à la Révolution ; trente-six abbesses vont se succéder à la tête de l'ordre.

Cette prééminence donnée aux femmes est due à la volonté de Robert d'Arbrissel qui leur portait une considération alors peu fréquente. Il se référait aux dernières paroles du Christ sur la croix. La phrase par laquelle il confie l'un à l'autre saint Jean et Marie résume parfaitement le vœu du fondateur qui était de donner une mère à l'abbaye et à l'ordre naissant, et établir une relation filiale entre religieux et religieuses. Cette dévotion se manifeste dans le choix des saints patrons, Marie et Jean, comme dans l'iconographie fontevriste.

Elue à vie selon la règle, l'abbesse est toujours choisie parmi les plus nobles des religieuses. Chef de l'ordre fontevriste et seule autorité en matière de bâtiments, elle réside à Fontevraud où elle est assistée dans son gouvernement spirituel et temporel par la grande prieure qui lui succède généralement comme abbesse. D'autres religieuses se partagent les rôles de célerière, de portière ou tourière. Les prieurés sont dirigés par des prieures sous tutelle de l'abbesse.

L'abbaye et ses protections

Depuis le début du XII^e siècle, l'abbesse tient son pouvoir directement du pape. Soustraite à la juridiction de l'évêque, elle n'a à répondre au spirituel



Marie-Gabrielle
de Rochechouart
de Mortemart,
abbesse
de 1670 à 1704.

Marie et Jean

« Or, près de la croix de Jésus se tenaient debout sa mère, la sœur de sa mère Marie, et Marie de Magdala. Voyant ainsi sa mère et près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère : "Femme, voici ton fils." Puis il dit au disciple : "Voici ta mère." À partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui. » Évangile selon saint Jean 19, 25-27.

Le Saint-Denis des Plantagenêts

« Ce monastère fut véritablement le Saint-Denis des premiers Plantagenêts, rois d'Angleterre. En contemplant ces statues royales, la plus dramatique partie de l'histoire d'Angleterre s'anime à nos yeux : les faits prennent un corps, une âme, ils se costumement ; quelle magie ! quel triomphe de l'art, même à son enfance ! » Godard-Faultrier, *L'Anjou et ses monuments*, 1840.

que devant le Saint-Siège, ce qui fait de l'abbaye une institution monastique indépendante.

Au temporel, l'abbesse dépend immédiatement de la justice du roi de France. La protection royale dont jouit l'abbaye tout au long de son histoire s'assortit de privilèges et d'exemptions fiscales. Ce statut particulier qui vaut tardivement à Fontevraud le titre d'« abbaye royale » contribue à affirmer le caractère aristocratique du gouvernement du monastère.

Durant le XII^e siècle, époque florissante en Anjou, l'abbaye de Fontevraud bénéficie des faveurs de la famille Plantagenêt. De plus, elle est dirigée successivement par trois femmes issues d'une aristocratie angevine influente. Hersende de Champagne la première prieure, puis Pétronille de Chemillé première abbesse en titre, enfin Mathilde fille du comte Foulques V, illustrent l'essor de l'ordre naissant.



La présence des sépultures des Plantagenêts magnifie l'attachement de la dynastie angevine à l'abbaye. Tout comme Saint-Denis abrite depuis Dagobert les tombeaux des rois de France, Fontevraud devient pour un temps la nécropole des rois d'Angleterre.

Le pouvoir de l'abbesse se manifeste jusque dans les carrelages.

Richard Cœur de Lion dessiné par Prosper Mérimée en 1834.

Archives des monuments historiques.



L'emprise des Bourbons à Fontevraud

Dès le milieu du XIII^e siècle, Fontevraud est atteinte par la crise qui commence d'affecter les ordres contemplatifs pour culminer pendant la guerre de Cent Ans. On ne construit plus, on ne répare plus, voire on abandonne les prieurés où la subsistance ne peut plus être assurée. Moines et moniales partent fréquemment dans leur famille pour ne revenir dans leur maison qu'aux grandes fêtes. À la ruine matérielle s'ajoute la ruine des principes.

Renée de Bourbon et la réforme

La paix revenue, la réforme de l'ordre est entreprise depuis le prieuré de la Madeleine-lès-Orléans par Marie de Bretagne, sœur du duc François II et cousine du futur roi Louis XII, élue abbesse en 1457. Mais le relâchement de la vie communautaire est tel que cette réforme demandera plus d'un siècle pour aboutir.

L'action est poursuivie de main ferme par Renée de Bourbon, première des



grandes abbesses issues de cette illustre famille. Elle est élue en 1491 à l'âge de vingt-deux ans et dirige à la fois la Trinité de Caen et Fontevraud.

La réforme des ordres catholiques, dite aussi « réformation », vise au retour à la vie communautaire et à la suppression des abus.



Louise de Bourbon-Lavedan, abbesse de 1611 à 1637. Portrait peint sur la scène du Baiser de Judas.

La réforme fontevriste qui va servir de modèle à tous les ordres bénédictins est la première pratiquée en France dans une abbaye de femmes. Elle sert la politique menée par François I^{er} et le Saint-Siège qui augmente le pouvoir de tutelle du roi sur les abbayes.

À Fontevraud, Renée de Bourbon, qui bénéficie de l'appui royal nécessaire à l'efficacité de son œuvre, n'hésite ni à employer la force pour faire appliquer la règle, ni à expulser les rebelles lorsqu'elle rencontre des oppositions. Après quarante-trois ans de gouvernement, elle laisse à sa

mort, en 1534, un ordre renouvelé aussi bien spirituellement que matériellement.

Une lignée de grandes dames

Les XVI^e et XVII^e siècles sont marqués par la personnalité des abbesses de la famille de Bourbon qui se succèdent quasiment de tante en nièce : Renée, Louise, Éléonore, Louise II et Jeanne-Baptiste. Ce « népotisme » est bénéfique à l'ordre qui connaît alors la seconde période prestigieuse de son histoire. Fontevraud devient un foyer intellectuel sensible aux idées nouvelles, dont l'existence est attestée par de riches bibliothèques. Le renouveau spirituel et intellectuel de cette époque se double d'une rénovation des lieux, favorisée par des legs et des libéralités royales.

Louise de Bourbon continue l'œuvre réformatrice de sa tante Renée. Elle veille tout particulièrement à l'éducation des novices et fait face à la crise protestante. La Réforme en effet, dans son courant calviniste principalement, touche plus ou moins certaines communautés et influence même l'abbaye mère. Le roi veille cependant à ce que Fontevraud, réputée pour sa grande dévotion à la Croix et à la Vierge, reste un modèle de catholicité dans une région où le protestantisme a ses adeptes, à Saumur notamment. Le long abbatiat de Louise de Bourbon (1534-1575) est aussi marqué par de grands travaux au Grand-Moûtier : cloître, grand-dortoir, salle capitulaire.

Lors de l'« élection » de Louise II de Bourbon-Lavedan en 1611, le roi envoie l'évêque de Luçon, futur cardinal de Richelieu, « conseiller » les religieuses dans leur choix : on peut juger ainsi de la dépendance de l'abbaye envers le pouvoir royal. Quant à Jeanne-Baptiste, fille naturelle d'Henri IV et dernière abbesse de sang royal appartenant à la famille des Bourbons, elle doit faire face dans les années 1630 à la contestation des religieuses.



△ Cette lucarne aux initiales de Louise de Bourbon, abbesse de 1534 à 1575, signale la salle capitulaire.

◁ Le noviciat surmonté du grand-dortoir.

◁ Carrelage de la salle capitulaire à la gloire des Bourbons : RB initiales de Renée, L et vol couronné de Louise.



L'abbaye au XVIII^e siècle

Dès sa nomination par le roi en 1670, la nouvelle abbesse Marie-Madeleine Gabrielle de Rochechouart, sœur de madame de Montespan, transforme Fontevraud en un véritable cénacle qui compte des membres de sa famille, des artistes et des lettrés aussi bien parisiens que provinciaux. Dotée d'une riche personnalité, cette femme surnommée « la Reine des abbesses » aménage le palais abbatial construit sous Jeanne-Baptiste, ainsi que des jardins étagés jusqu'au prieuré Saint-Lazare, créant ainsi un cadre de vie plus agréable pour elle et sa famille.

*Fontevraud,
un immense
patrimoine
temporel.*

Un immense temporel à gérer

« Partout qu'il pleuve ou qu'il vente, l'abbesse de Fontevraud a rente. » Le patrimoine de l'abbaye se compose principalement de biens fonciers dont les moniales tirent des revenus en nature et en espèces.

*Les jardins entre
le palais abbatial
et le prieuré
Saint-Lazare.*

L'élevage joue aussi un rôle important, permettant de nourrir plusieurs centaines de personnes. Les revenus en argent proviennent des dîmes et des moulins, des locations, des droits de minage et de péage.





**L'abbaye en 1762 :
quatre monastères,
des dépendances
et de vastes jardins.**

Centre culturel de l'Ouest

De plus l'abbaye bénéficie de « bras » pour l'entretien des fossés, le charroi des matériaux ou des récoltes. À la Révolution, Fontevraud rivalise par ses revenus avec les plus riches abbayes du royaume, telles que Jouarre ou Saint-Denis.

L'ampleur des revenus est cependant contrebalancée par la lourdeur des charges inhérentes à la gestion d'un si vaste domaine. Son administration et son entretien nécessitent l'assistance d'un personnel approprié. Quatre-vingts à cent personnes sont employées aux XVII^e et XVIII^e siècles au service de l'abbaye : médecin, intendant, avocat, cordonnier, boulangers, tonneliers, jardiniers... En outre, un nombre important d'artisans, d'ouvriers et de fournisseurs extérieurs y travaillent occasionnellement.

Une pension pour les filles de Louis XV

L'abbaye de Fontevraud est réputée pour avoir accueilli dans son pensionnat des filles issues de familles aussi illustres que les Plantagenêts, les Valois et les Bourbons.

Mais les quatre filles du roi Louis XV se distinguent parmi les hôtes les plus célèbres. En confiant l'éducation de ses filles aux religieuses d'un couvent, le roi suit l'usage adopté par la noblesse d'alors. Il préfère cependant l'abbaye de Fontevraud aux établissements parisiens, et alloue une pension à l'abbesse pour sa nouvelle charge de gouvernante de Mesdames Cadettes.

Le lundi 6 juin 1738, Victoire, Sophie, Thérèse-Félicité et Louise-Marie, respectivement âgées de cinq ans, quatre ans, deux



**Mademoiselle
de Blois,
nièce de l'abbesse
Marie-Gabrielle
de Rochechouart.
Portrait d'une
illustre pensionnaire
peint dans la salle
capitulaire.**



**Palais abbatial
et logis des filles
de Louis XV
vus du noviciat.**

ans et onze mois quittent l'aile des princes à Versailles avec escorte militaire et femmes de chambre, mobilier, vaisselle, argenterie et bagages personnels. Après un voyage de treize jours les petites sont chaleureusement accueillies par les religieuses. Pour la circonstance une table de deux cent trente couverts est dressée à laquelle sont conviées les notabilités locales, et un feu d'artifice clôt les festivités.

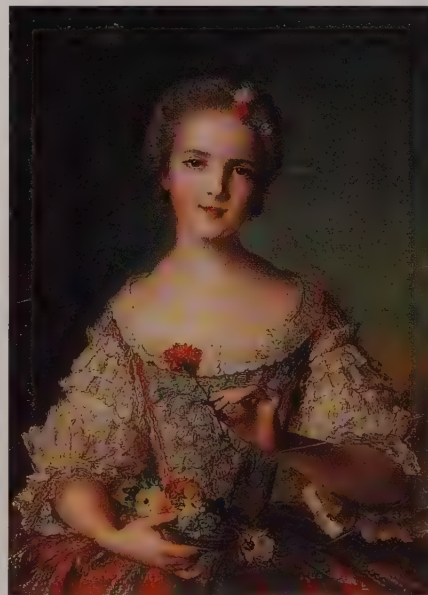
Rien n'est prévu par le cardinal de Fleury pour loger décemment les quatre fillettes qui sont servies par tout un personnel détaché de Versailles. Installées de façon précaire, les princesses tombent malades et on craint même pour les jours de la petite Louise-Marie âgée maintenant de dix-sept mois, qu'il faut baptiser d'urgence.

Ce n'est qu'en 1741, au bout de trois années de séjour, que les Filles de France peuvent enfin emménager dans un logis construit sur les plans de l'architecte Aubert. Edifié en partie dans le parc Bourbon, il prolonge au-delà de la route de Chinon un bâtiment préexistant qui dépendait du palais abbatial. Des textes

permettent de reconstituer fidèlement le cadre de vie des enfants royaux par une description précise des jardins, des pièces et de leur ameublement, allant jusqu'à la couleur des tentures.

Les princesses garderont un bon souvenir de l'éducation plus saine que mondaine qu'elles ont reçue à Fontevraud, leurs journées étant occupées par des leçons de calcul, de lecture et d'écriture, de clavecin, de danse et de dessin. Deux fois par jour, on les conduisait à l'église paroissiale Saint-Michel.

Le 28 septembre 1744 la petite Thérèse-Félicité décède à l'âge de huit ans et est inhumée dans le « cimetière des rois », sans avoir jamais revu ses parents. En 1747 le roi envoie le peintre J.-M. Nattier faire le portrait de ses trois filles auxquelles il offre pour leurs promenades des équipages formés de deux carrosses, trente bêtes et quatorze employés. Victoire rentre l'année suivante à Versailles, où la rejoignent ses deux sœurs à l'automne de 1750. En guise de cadeau pour sa charge de gouvernante, Louis XV fera don à l'abbesse de tout le mobilier, la vaisselle et le trousseau qui garnissaient le logis des princesses.



**Madame
Louise de France,
fille du roi Louis XV
en pension
à Fontevraud
de 1738 à 1750.**

Portrait peint
par J.-M. Nattier,
Musée de Versailles,
© photo RMN.

L'abbaye depuis la Révolution



De l'abbaye à la prison

Le 2 novembre 1789 les biens du clergé sont déclarés propriété nationale. Dix-huit mois plus tard il ne reste plus aucun religieux à Saint-Jean-de-l'Habit, et à l'automne 1792 les religieuses évacuent les lieux. Le mobilier est facilement vendu mais la plupart des bâtiments ne trouvent pas preneur ; abandonnés, ils souffrent plus du vandalisme et du pillage par la population locale que du fanatisme révolutionnaire.



Dortoir de détenus.

Droits réservés.

Enfin, pour créer les prisons rendues nécessaires par sa politique judiciaire, Napoléon décrète le 18 octobre 1804 l'établissement d'une maison de détention dans la ci-devant abbaye de Fontevraud. La même affectation est d'ailleurs réservée aux abbayes de Clairvaux et du Mont-Saint-Michel, et aux châteaux de Gaillon et de Villers-Cotterêts. Le projet de conversion, confié à l'ingénieur des Ponts et Chaussées Normand, obéit aux principes nouveaux : salubrité des locaux et de l'alimentation, classement des détenus par sexe et par catégorie, rachat par le travail et par la religion. Pour garantir la sûreté et faciliter la circulation, le maître d'œuvre prévoit « l'équarrissement » de l'enclos autour du Grand-Moûtier par la destruction des bâtiments gênants, le dégagement des volumes utilisables, et la construction d'une enceinte qui suit à peu près les limites de l'ancienne

◁ *Un gardien de la prison.*

Droits réservés.



Entrée de la maison de détention, œuvre de l'ingénieur Normand.

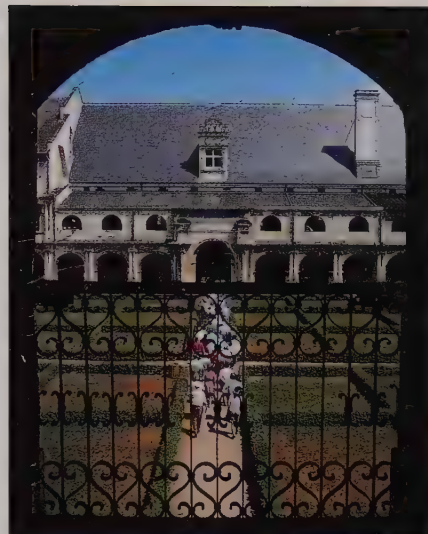
*La prison s'ouvre
progressivement
aux visiteurs.*

clôture. La première campagne de travaux se déroule de l'automne 1806 à 1814, année qui voit l'arrivée de six cents détenus des deux sexes.

Considérée comme « la plus belle et la plus importante centrale avec Clairvaux », la « maison d'éducation » ne va cesser d'être remaniée jusqu'à sa fermeture en 1963.

La prison a indéniablement sauvé l'abbaye d'une ruine totale, il suffit de penser au sort de Cluny et de Jumièges pour s'en convaincre. Certaines transformations pénitenciaires ont néanmoins cruellement altéré la plupart des bâtiments monastiques : l'installation de métiers à tisser dans les combles du Grand-Moûtier et du noviciat entre 1821 et 1825, et la division du volume des Faneries pour y stocker des grains, en sont les exemples les plus frappants.

Organisé pour recevoir sept cents prisonniers, l'établissement de Fontevraud en accueillera jusqu'à mille six cents en 1842 (dont trois cent cinquante femmes et une centaine d'enfants), douze cents en 1943.



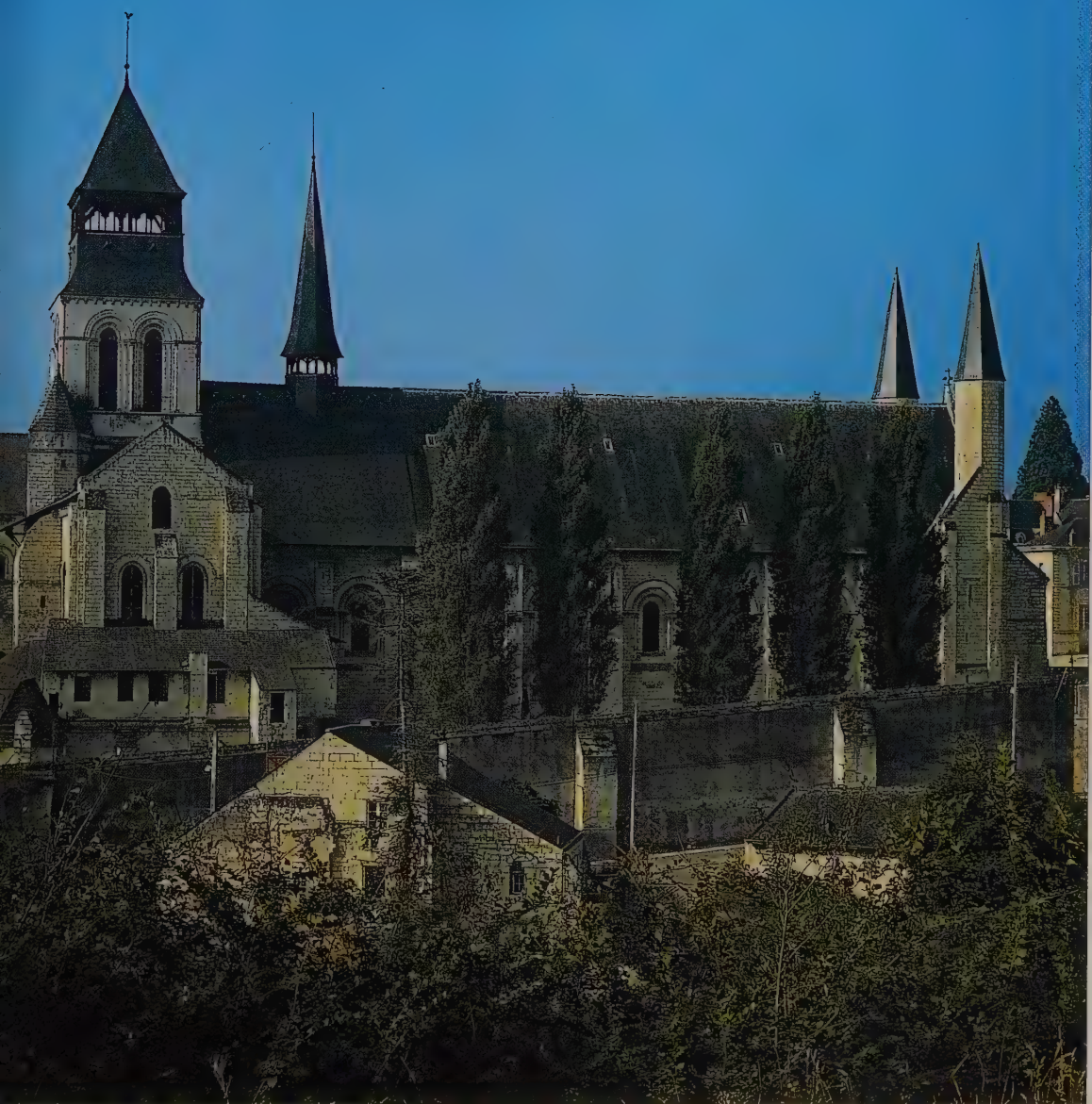
Le déclin du village

Un témoin de la vie mondaine menée à l'abbaye au XVIII^e siècle note lors de son passage à Fontevraud en 1803 : « La petite ville si remuante n'est plus qu'un corps sans âme, un véritable désert. »

*Le cloître avant le
dégagement de
l'aile nord par
l'architecte Magne
au début du siècle.*







En pages
précédentes :
*L'abbaye depuis
le nord-est
d'un point de vue
comparable à celui
du dessin de 1699.*

Une véritable manufacture

« L'aspect d'une telle maison doit offrir aux yeux plutôt l'image d'une manufacture en activité que le tableau de l'humanité opprimée. (...) On doit chercher l'emplacement d'un grand nombre d'ateliers. (...) La cordonnerie, la tissanderie, la draperie et la passementerie offrent des ressources incalculables pour occuper agréablement et lucrativement un grand nombre d'ouvriers (...) tous les métiers et ateliers seront distribués au rez-de-chaussée des batiments et autant que possible, dans des pièces voûtées (...). » Projet d'établissement de la maison de détention 1802.

Son séjour à Fontevraud a inspiré à l'écrivain Jean Genêt *Le Miracle de la rose*, publié en 1946. Jusqu'en 1936, deux à trois cents déportés y attendent plusieurs mois leur départ pour le bagne.

La fermeture de la centrale de Fontevraud est décrétée le 1^{er} juillet 1963 ; les détenus sont évacués, hormis une quarantaine occupés à la démolition des constructions pénitentiaires et à l'entretien des espaces verts. En 1985, ils quittent définitivement le quartier de la Madeleine, espace résiduel de la prison.

L'activité de la centrale rappelle celle d'une véritable manufacture : transformation du lin et du chanvre, puis à la fabrication de boutons de nacre, de gants, de corsets, de filets, de couvertures pour l'armée et de chaises pailonnées.

De la prison au monument historique

Les années 1830 sont marquées en France par la naissance d'une véritable politique de conservation des monuments ayant une valeur historique ou artistique. Prosper Mérimée y occupe un rôle actif comme inspecteur général des Monuments historiques, et l'ancienne abbaye de Fontevraud figure en 1840 sur la première liste nationale de classement des monuments historiques.

Il en résulte un mouvement progressif de restauration et de libération des premiers espaces pénitentiaires en faveur du « monument historique » : le cloître en 1860, le réfectoire en 1882, puis la tour d'Évraud et l'église abbatiale au début du siècle.

De 1963 à nos jours, les chantiers se succèdent presque sans interruption : démolition de l'appareil pénitentiaire (chemin de ronde, ateliers...), curetage des ensembles Saint-Lazare et Saint-Benoît, puis restauration de bâtiments (haut-dortoir, noviciat, palais abbatial...) doublée d'une mise hors d'eau générale.

Le Centre culturel de l'Ouest

Aucune communauté religieuse n'étant susceptible à ce jour de faire revivre l'abbaye, une solution de type culturel a été adoptée avec la création en 1975 du Centre culturel de l'Ouest, dont l'ambition est résumée par son titre : « Association pour la défense, le développement, l'animation et la promotion de l'abbaye de Fontevraud ». Ce centre organise des manifestations artistiques, des classes du patrimoine, des stages de chant et d'initiation aux métiers d'art, et accueille des congrès de tout genre en privilégiant trois axes : l'Angleterre, l'architecture et le chant choral.

Le hall d'accueil.



Le Grand-Moûtier

L'histoire de cette abbaye prestigieuse est inscrite dans les murs de ce vaste ensemble monastique qui n'a cessé de se transformer du XII^e siècle jusqu'à la Révolution.

Construit selon le plan traditionnel bénédictin, pour les sœurs contemplatives dites aussi religieuses de chœur, le Grand-Moûtier regroupe, autour d'un vaste cloître, l'église au nord, la salle capitulaire et la salle de communauté à l'est, le réfectoire et les cuisines au sud, le bâtiment des converses et les communs — aujourd'hui disparus — à l'ouest. Le nombre important des moniales qui vivaient dans ces lieux a dicté dès l'époque de la fondation la grandeur des bâtiments.

▽▷ *Le chœur et son déambulatoire.*

▽ *La porte papale au nord.*



L'église abbatiale

Des fouilles récentes ont révélé l'existence d'un édifice roman primitif transepté à trois absides orientées, dont les murs servent en grande partie de fondations à l'actuel bras sud du transept.

Aujourd'hui, les façades extérieures de l'église abbatiale se caractérisent par un décor sobre concentré sur le pignon occidental, la porte « papale » au nord et le chevet. Allusion à la venue du pape Calixte II venu consacrer l'édifice en 1119, la porte dite « papale » pouvait être aussi la porte des morts, passage entre le chœur des religieuses et le cimetière.

C'est surtout à l'intérieur que ce bâtiment majeur, dédié à la Vierge, frappe l'esprit par ses dimensions (quatre-vingt-dix mètres de long et quarante mètres de large au transept) et par la rupture de style qui oppose à la nef le chœur et le transept.

Expression de la spiritualité ascétique du fondateur par l'élévation à trois étages, l'austérité ornementale et l'abondance de la lumière, le chœur et le transept probablement édifiés entre 1106 et 1119 s'inscrivent tout à fait dans la tradition des églises romanes ligériennes, telles que Nevers ou Saint-Benoît-sur-Loire. Le déambulatoire ouvert sur trois absidioles rayonnantes se poursuit par les



*Chapiteaux
de la nef à motifs
ornementaux
et décors historiés.*



deux travées droites du chœur, le transept très développé et voûté en berceau légèrement brisé est pourvu à chaque bras d'une chapelle orientée. Le carré du transept est couvert par une coupole sur pendentifs d'une disposition analogue à celle de l'abbaye du Ronceray ou de l'église Saint-Martin à Angers.

La nef unique, large de seize mètres et plus basse que l'ensemble chœur-transept, relève d'une conception radicalement différente qui résulte de changements de parti architectural. Vraisemblablement construite entre 1130 et 1150, la nef est couverte d'une file de quatre coupoles qui reposent sur des piliers presque indépendants des murs latéraux. Ceux-ci, renforcés à la base par des arcatures, sont éclairés à chaque travée au-dessus de la coursière par deux baies en plein cintre.

Le décor sculpté, dont la richesse rappelle les liens étroits qui unissaient l'Aquitaine à l'abbaye, se déploie sur les arcatures et sur les chapiteaux.

Selon les époques, les religieuses ont occupé plus ou moins l'espace de la nef. Il est difficile à présent d'imaginer le cadre de prière des moniales, privé de son mobilier et d'une partie de son décor.

Le somptueux mobilier de l'abbatiale a été complètement dispersé lors de la Révolution. Le grand tabernacle en bois doré du XVII^e siècle ainsi que des autels et des tableaux ornent désormais l'église paroissiale Saint-Michel. Des stalles et des statues

sont conservées dans celles de Candes et de Montsoreau, et la grille qui ferme aujourd'hui la cour de la préfecture d'Angers pourrait provenir du chœur des religieuses.

De même, il subsiste peu d'éléments des monuments qui se sont succédé depuis le XII^e siècle sous le nom de « cimetière des rois ». Ils étaient destinés à abriter les gisants des Plantagenêts qui, jusqu'au XVII^e siècle, se trouvaient dans la nef à proximité de la pile nord-ouest du transept. Désireuse de magnifier le souvenir des Plantagenêts, Jeanne-Baptiste de Bourbon a, en 1638, plaqué contre un décor peint existant un enfeu dans lequel ont pris place, aux côtés des quatre effigies royales, les statues de Jeanne, fille d'Henri II et d'Aliénor, et de son fils Raymond VII, dernier comte de Toulouse.

Les gisants Plantagenêts

L'image qui surgit à l'évocation de Fontevraud est sans conteste celle des quatre souverains immortalisés par la scul-

*Henri II Plantagenêt,
Aliénor d'Aquitaine.*



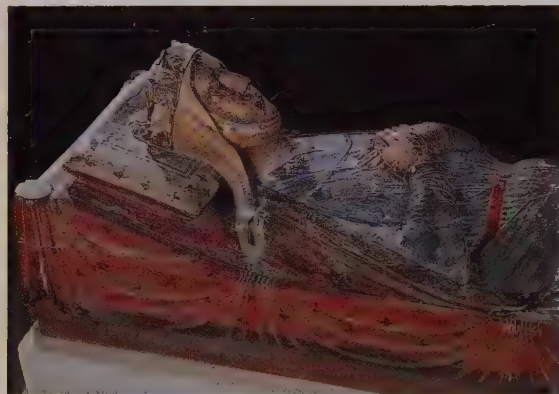
*La nef d'influence
aquitaine avec
les quatre gisants.*

**Chefs-d'œuvre
de l'art funéraire**

Plus grandes que nature, ces quatre statues polychromes représentent les personnages couronnés, gisant sur un lit de parade conformément aux rites des funérailles royales. Les trois premières de la fin du XII^e siècle sont en pierre, la dernière est en bois.



*Richard Cœur de Lion,
et Isabelle
d'Angoulême.*



Un projet de chapelle sépulcrale

En 1810, l'historien angevin Bodin propose de placer les statues dans la tour d'Évraud. « Leur réunion sous les voûtes sombres de cette tour, que les siècles ont rembrunies d'une teinte inimitable (...) formerait ce qu'on appelle, dans les arts, un bel ensemble, qui exciterait la curiosité. Les voyageurs se détourneraient de leur route. (...) Les Anglais surtout, qui viennent en temps de paix, s'établir à Tours. (...) Quant à la restauration de ces statues, elle se ferait à peu de frais ; après avoir rétabli les parties brisées, il n'y aurait plus qu'à gratter la peinture et la dorure des figures et des draperies, et on passerait sur le tout une belle couleur de bronze. »

ture médiévale : Henri II roi d'Angleterre, Aliénor d'Aquitaine son épouse, Richard Cœur de Lion leur second fils, et Isabelle d'Angoulême femme de Jean sans Terre.

Les liens étroits noués dès l'origine entre l'abbaye et la famille Plantagenêt

expliquent la présence de ces illustres effigies à Fontevraud, à un moment où les grands lignages avaient coutume de choisir une église comme nécropole.

Le démembrement de l'empire continental des Plantagenêts sous l'action du roi de France Philippe Auguste en 1204, année du décès de la reine Aliénor, met un terme — provisoire il est vrai — à cet usage. Jean sans Terre est inhumé dans la cathédrale de Worcester et Henri III choisit Westminster qui devient alors, définitivement, la nécropole des rois d'Angleterre. En 1254, il vient pourtant en grande pompe à l'abbaye, fait porter le corps de sa mère Isabelle d'Angoulême dans le cimetière de ses prédécesseurs, et promet qu'à sa propre mort son cœur sera déposé dans la nécropole angevine.

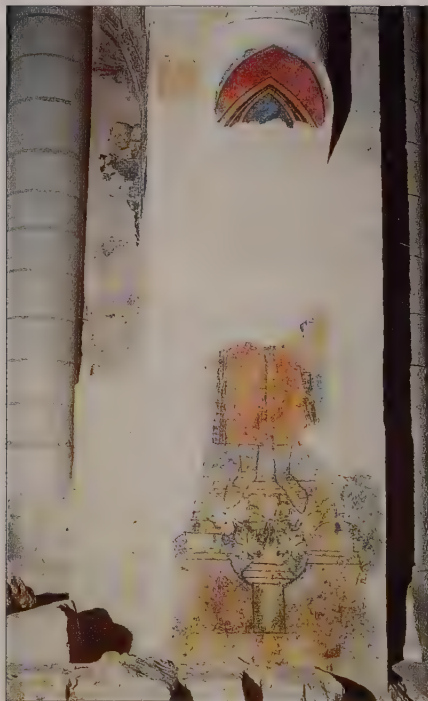
Les quatre statues royales ont heureusement échappé aux destructions de la Révolution. Depuis cette époque elles ont été maintes fois déplacées au sein de la prison et ont même séjourné à Paris pour y être repeintes, de 1846 à 1849. Le gouvernement britannique manifeste à plusieurs reprises le désir de les transférer à Westminster. En 1866, Napoléon III les offre à la reine Victoria, mais doit se rétracter devant les protestations de personnalités françaises. Enfin, les fouilles récentes ainsi que l'étude des textes anciens ont permis de restituer à leur emplacement primitif les quatre gisants qui, tête à l'ouest, occupent la travée orientale de la nef.

Le cloître du Grand-Moûtier

L'implantation du cloître du Grand-Moûtier (4) remonte à l'époque romane. Ses dimensions remarquables sont comparables à celles de grands monastères masculins tels que Cluny ou La Charité-sur-Loire et placent Fontevraud au premier rang des abbayes de femmes.

Figuration peinte de Raymond VII découverte en 1986 sur un pilier du transept attenant à l'ancien cimetière des rois.

Pour les numéros entre parenthèses, voir plan page 29.



*Façades
des ailes nord et est
du cloître
reconstruites
par l'abbesse
Louise de Bourbon
entre 1549 et 1561
suivant
une ordonnance
fermement
modulée.*

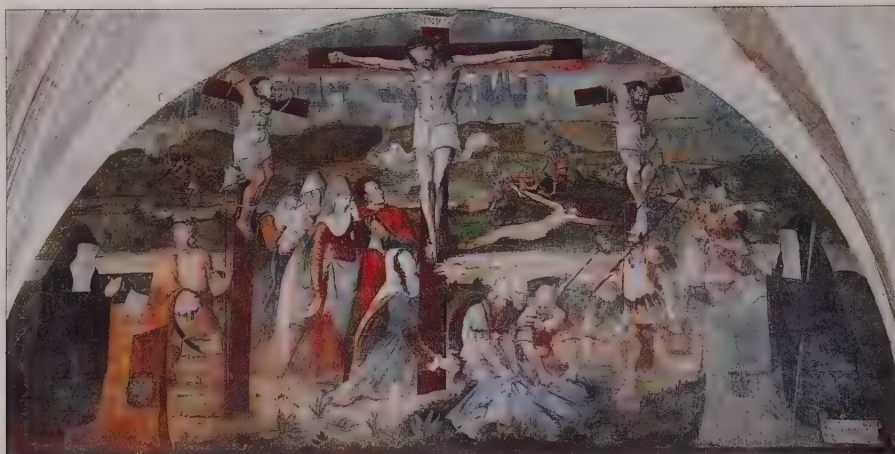


Sa réfection au XVI^e siècle fait apparaître trois campagnes distinctes. Renée de Bourbon reconstruit la galerie sud en 1518-1519 dans un style gothique déjà marqué par l'art de la première Renaissance. Puis Louise de Bourbon poursuit l'œuvre de sa tante en édifiant les trois autres ailes, de 1549 à 1561 environ. Malgré la durée des travaux, l'ensemble présente une unité de style due à une composition très rigoureusement étudiée. Contrastant avec le décor extérieur « moderne », les voûtes des gale-

ries restent gothiques avec leurs croisées d'ogives à lierne.

La salle capitulaire

Pièce principale de l'aile orientale, la salle capitulaire est le lieu où se règlent les affaires concernant la discipline de la vie monastique. L'abbesse y est aidée dans ses décisions par un Conseil plus ou moins nombreux et important selon les cas traités.



La Crucifixion occupe le panneau axial au-dessous duquel se trouvait le trône de l'abbesse. Louise de Bourbon à gauche et sa tante Renée de Bourbon à droite occupent ici une place privilégiée.

Cette salle a été rénovée par Louise de Bourbon de 1541 à 1543, pendant le règne de François I^{er}, comme l'attestent les dates inscrites sur le portail et les fenêtres latérales. L'ensemble de son décor mural est consacré au thème de la Passion. L'intégration, simultanée ou postérieure, de portraits d'abbeses dans chacune des scènes peintes exalte la filiation spirituelle de ces femmes qui, avec le soutien royal, ont joué un rôle déterminant dans la réformation de l'ordre bénédictin.

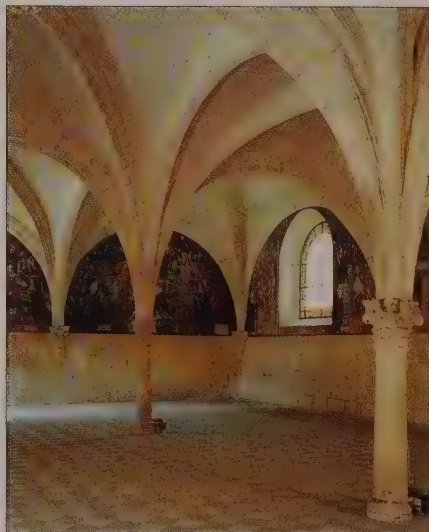
Sans vouloir remettre en cause la pieuse humilité de ces « dominae », on est tenté de lire aussi ce décor comme une collection de portraits à la gloire de la maison de Bourbon, ce que semblent renforcer les motifs incrustés dans le carrelage : RB de Renée de Bourbon, L et vol couronné de Louise de Bourbon, F et salamandre du roi François I^{er}. (Voir photos pages 8 et 10).

La salle de communauté ou chauffoir

À l'origine, la salle de communauté était la seule salle chauffée de ce monastère ;



Motifs ornementaux et thèmes doloristes ornent les caissons des baies qui éclairent la salle capitulaire.



◁◁ *Portail de la salle capitulaire finement sculpté et daté 1543.*

◁ *La salle capitulaire couverte de six voûtes d'ogives et peinte en 1567 par l'artiste angevin Thomas Pot.*

on y accède par un passage (7) qui traverse l'aile orientale et assure la communication entre le cloître et la cour Saint-Benoît, vraie cour d'honneur du Grand-Moûtier. Les moniales y venaient plusieurs fois par jour pour y travailler manuellement.

Le grand réfectoire

Dans cette grande salle (8) de quarante-cinq mètres sur dix, les voûtes gothiques construites avant 1504 par l'abbesse Renée de Bourbon sont supportées par les épais murs romans largement ouverts au sud. La travée orientale, occupée par une fausse tribune datant du siècle dernier, se singularise par un décor de voûte plus complexe marquant l'emplacement de la table de l'abbesse.

▷▽ La tour d'Évraud dégagée par l'architecte des Monuments historiques Lucien Magne vers 1900.

▷ Le grand réfectoire épaulé par de puissants contreforts et surmonté du haut-dortoir.

▽ Les voûtes croisées d'ogives du grand réfectoire.



Pendant les repas, une religieuse lisait à haute voix des textes édifiants, depuis une chaire — aujourd'hui amputée — accessible par un escalier disposé dans l'épaisseur du mur sud.

À l'extrémité occidentale de l'ancien réfectoire roman, Renée de Bourbon fait aménager au début du XVI^e siècle une nouvelle cuisine (9) sur deux travées, communiquant avec la tour d'Évraud.

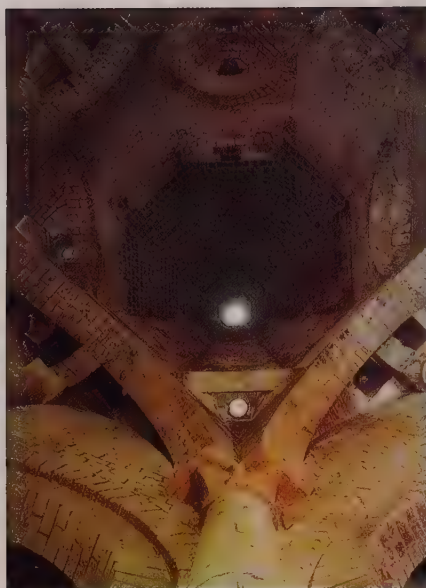
La « tour d'Évraud »

Pris à tort pour le refuge d'un bandit légendaire, un certain « Évraud », pour une chapelle funéraire ou un fumoir à poisson et à viande, cet édifice est tout simplement la cuisine originelle du Grand-Moûtier (10). Imposante par sa taille et remarquable par sa



Un monument qui surprend

« En entrant dans la seconde cour de l'abbaye de Fontevault, on voit la tour d'Évraud. Sa couleur brune et sa masse pyramidale forment un contraste frappant avec les bâtiments modernes qui l'environnent. Ce monument étant l'un des plus intéressants de cet arrondissement sous le rapport de l'art, j'entrerai dans tous les détails. » Bodin, *Recherches sur Saumur...*, 1812.



construction, elle se compose d'un espace central octogonal coiffé d'une hotte d'aération, autour duquel se greffaient initialement huit absidioles. Le mode de fonctionnement de cette installation, qui utilisait plusieurs foyers de braise avec un jeu subtil de ventilation, nous échappe encore dans le détail. Hormis à Montreuil-Bellay, il reste peu de témoins intacts de ces bâtiments qui apparaissent pourtant sur de nombreux plans d'abbayes (Saint-Florent de Saumur, Vendôme) et de châteaux (Angers, Saumur).

◁ *Intérieur des cuisines romanes dont la beauté fonctionnelle est affirmée par le sobre décor des chapiteaux.*



Les dortoirs et le noviciat

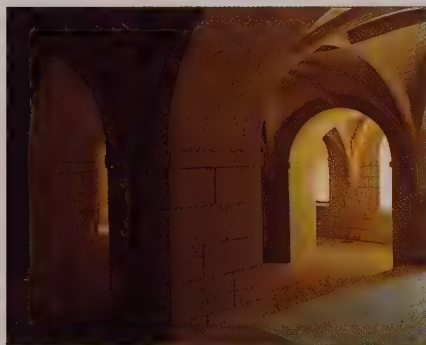
Logé à l'angle sud-est du Grand-Moûtier (11), un magnifique escalier Renaissance relie le cloître aux dortoirs. En fonction de leur hauteur relative, on distingue le bas-dortoir, le grand-dortoir (12) occupant tout l'étage de l'aile orientale, et le haut-dortoir au-dessus du réfectoire.

La réformation menée vers 1500 par Renée de Bourbon inaugure le principe de la division du dortoir en cellules. Celles-ci étaient placées de part et d'autre d'un long couloir axial éclairé par des fenêtres-hautes. Certaines époques fécondes en vocations ont nécessité un agrandissement des lieux,

▽ *Le haut-dortoir aménagé en salle de conférences.*

◁▽ *Pour accéder aux dortoirs, les religieuses gravissaient ce monumental escalier droit rénové vers 1550.*

◁ *On appelait rigoir les géôles monastiques aménagées dans le soubassement du grand-dortoir.*



*La chapelle
Saint-Benoît relie
le Grand-Moûtier
aux infirmeries.*

*Détail
un clocheton
de la tour d'Évraud.*

*Les nouvelles
infirmeries
fin XVI^e siècle.*

*▽ Intérieur
de la chapelle
Saint-Benoît
avec ses voûtes
« Plantagenêt »
du XII^e siècle.*

ce dont témoigne le grand-dortoir. Lors de son passage à Fontevraud en 1567, Catherine de Médicis s'est elle-même engagée à en financer l'achèvement, qui fut conduit à partir de 1575 par Éléonore de Bourbon. Elle fait prolonger l'aile est du Grand-Moûtier et aménager dans son extrémité sud le noviciat (13) et le pensionnat. Ce long bâtiment est soutenu par des berceaux transversaux qui forment au rez-de-chaussée une sorte de galerie ouverte à l'est.

L'ensemble Saint-Benoît

À l'est du Grand-Moûtier se greffe l'ensemble Saint-Benoît autour d'un espace initialement composé de deux cours distinctes : la cour Saint-Benoît (14) et la cour des infirmeries (15).



Limitée au nord par la chapelle Saint-Benoît (16), construite puis agrandie au cours du XII^e siècle à l'intention des malades, la première servait de cour d'honneur à l'abbaye. On peut imaginer l'abbesse, au retour d'une visite à ses prieurés, franchissant en carrosse la clôture de l'abbaye par sa principale porte, dite « Porte d'En-Bas » (17), contournant le chevet de l'abbatiale, passant sous le portail Renaissance et se faisant déposer près du perron central d'où elle gagnait le Grand-Moûtier.

La seconde cour desservait les nouvelles infirmeries, construites dans les années 1580 sur l'initiative d'Éléonore de Bourbon pour accueillir tous ceux que l'âge ou la santé empêchait d'observer la vie régulière. Elles étaient dotées d'une chapelle dédiée au Calvaire (18).



Les autres monastères et les dépendances

Le prieuré Saint-Lazare

Destiné d'abord à l'accueil des lépreux, ce couvent forme un petit ensemble monastique indépendant, situé au sud et à l'écart du Grand-Moûtier. Au XVII^e siècle, la léproserie est transformée en maison de repos pour les religieuses.



Due à la générosité d'Henri II Plantagenêt, l'église à chevet plat (19) est flanquée au nord d'une chapelle du XV^e siècle dédiée à saint Jérôme. Son mode de construction encore roman ainsi que la simplicité massive du décor la rattachent à la première phase du gothique angevin.

Les remaniements successifs opérés du XIII^e au XIX^e siècle rendent complexe l'analyse archéologique des bâtiments conventuels qui conservent cependant de nombreuses dispositions médiévales dégagées lors de la dernière campagne de restauration : baies romanes du dortoir sud, escalier et cachots romans, décor mural du dortoir oriental, unique vestige peint du XIII^e siècle conservé à Fontevraud. La salle capitulaire (20) a retrouvé sa disposition initiale avec sa banquette de pierre.

Du XVII^e siècle datent la reconstruction du cloître (21), le voûtement et l'habillage du vestibule, et le large escalier de pierre (22) accédant au dortoir sud. Cet ouvrage en vis suspendu a recouvré son élégante grille en fer forgé.

*Escalier d'accès
au dortoir sud,
XVIII^e siècle.*



Prieuré Saint-Lazare.

Le couvent de la Madeleine

Affecté aux femmes qui ont choisi de se retirer du monde, ce couvent est resté le dernier quartier pénitentiaire, en activité jusqu'en 1985. Des parties romanes qui se révèlent plus importantes qu'on ne l'aurait supposé y ont été mises au jour, ainsi qu'un important système de lavoirs (23) alimenté par la fontaine Saint-Robert.



Le palais abbatial

Outre les quatre monastères, l'abbaye comprend le palais abbatial (24) et ses dépendances ainsi que de nombreux communs et logements. Il est assez difficile de se représenter exactement ce qu'a pu être le

palais abbatial au sud-ouest du Grand-Moûtier, dans la mesure où les bâtiments, les jardins et les bassins qui le composaient ont été en partie détruits.

Sa galerie d'apparat du XVI^e siècle (25) était autrefois reliée à un pavillon de musique, en retour d'équerre. À partir de 1580, un pont enjambe le chemin de

- Église abbatiale
- Église primitive
- Gisants
- Cloître du Grand-Moûtier
- Salle capitulaire
- Salle de communauté
- Passage
- Réfectoire
- Cuisines xiv^e
- Cuisines romanes
- Escalier des dortoirs
- Grand dortoir
- Noviciat
- Cour Saint-Benoît
- Cour des infirmeries
- Chapelle Saint-Benoît
- Porte d'en-Bas
- Chapelle du Calvaire
- Église Saint-Lazare
- Salle capitulaire
- Cloître
- Grand escalier
- Lavoirs
- Palais abbatial
- Galerie du palais abbatial
- Jardins de Bourbon
- Logis des Filles de France
- Porte d'en-Haut
- Grande cour du dehors
- Parloir de l'abbesse
- Faneries
- Cour de la boulangerie
- Hall d'accueil
(caserne xix^e siècle)
- Sénéchaussée
- Secrétairerie
- Enceinte pénitentiaire



*La « grande cour du dehors » ;
à droite,
les anciennes
Faneries et écuries
du XVIII^e siècle.*



Chinon et permet à l'abbesse Éléonore de Bourbon et aux religieuses d'aller se promener dans les « grands jardins » (26) aménagés dans une ancienne « vignerie ».

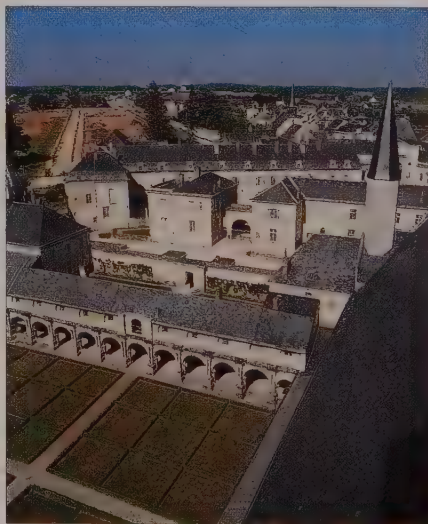
Au XVII^e siècle, Jeanne-Baptiste de Bourbon lui apporte d'importants compléments, dont le grand parloir de l'abbaye et son escalier toujours debout. Puis Gabrielle de Rochechouart aménage des jardins en terrasse qui s'étagent entre la galerie et le prieuré Saint-Lazare, et elle réunit par une voûte la cour intérieure du palais aux grands jardins de Bourbon nouvellement plantés.

les fagots de part et d'autre d'un passage central. En vis-à-vis, une construction ajoutée aussi à la fin du XVIII^e siècle en prolongement du grand parloir régularise le tracé de la cour et dissimule les anciens bâtiments de la boulangerie (32).

L'ancien cheminement longeait les façades ouest et nord de l'église abbatiale pour aboutir à la « Porte d'En Bas », entrée initiale de l'abbaye. Il est obstrué à l'est par le long bâtiment de la caserne (33) construit en 1828 et récemment aménagé pour l'accueil des visiteurs.

La cour d'entrée

On accède actuellement à l'abbaye par un portail monumental (28) ouvrant sur une cour appelée « grande cour du dehors » sur les plans du XVIII^e siècle (29). Située hors de la clôture, elle était autrefois encombrée d'un dédale de passages, courettes et communs. Les bâtiments qui la bordent datent des XVIII^e et XIX^e siècles. Au sud s'ouvrent les parloirs de l'abbesse (30) dont la façade, ornée de guirlandes, a été refaite au milieu du XVIII^e siècle par madame de Valence. En 1785, la dernière abbesse fit édifier les Faneries (31) pour y entreposer les foin et



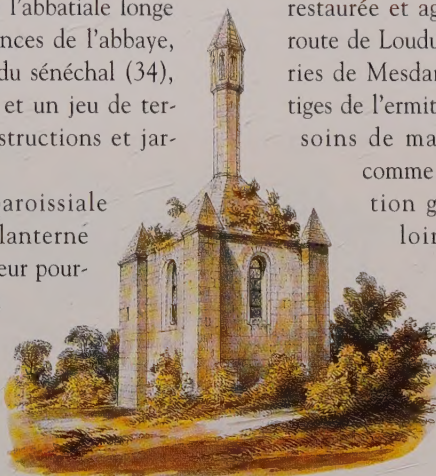
*La cour d'entrée
et le village
vus du clocher
de l'abbatiale.*

Le village

Le village de Fontevraud offre l'exemple typique d'un bourg monastique vivant en étroite relation avec une abbaye. Au milieu du XVI^e siècle, l'abbesse y crée un marché et fait construire des halles à l'emplacement de l'actuelle mairie. L'abbaye génère une activité économique locale intense : entretien des bâtiments et des jardins, approvisionnement en nourriture et en fournitures. À la Révolution, Fontevraud est la plus grosse agglomération du canton : deux mille cinq cents habitants.

La rue Saint-Jean-de-l'Habit percée vers 1813 au nord de l'abbatiale longe d'anciennes dépendances de l'abbaye, telles que la maison du sénéchal (34), la secrétainerie (35) et un jeu de terrasses associant constructions et jardins.

Outre l'église paroissiale Saint-Michel et la lanterne des morts, le promeneur pourra trouver au sud-est du bourg la chapelle Notre-Dame-de-Pitié, financée en 1579 par les officiers de l'abbaye,



Invitation au voyage

« Choisissez les beaux jours de juin ou de septembre ; embarquez-vous à Montsoreau, après en avoir visité le château et l'église de Candes, et louvoyez d'une rive à l'autre jusqu'à Chantoceau. (...) Des monuments historiques se présentent à vous de toutes parts. Parcourez à pied plusieurs de ces îles ; la promenade et l'air de la Loire vous donneront un appétit dévorant. Prenez ensuite un repas champêtre (...). Vous êtes au milieu des meilleurs crus du Bas-Anjou (...) » Bodin, *Recherches sur Saumur...*, 1812.

restaurée et agrandie en 1872. Sur la route de Loudun, on peut voir les écuries de Mesdames de France, les vestiges de l'ermitage bâti en 1687 par les soins de madame de Montespan, comme le rappelle une inscription gravée en façade. Plus loin subsiste un moulin cavier près duquel on peut jouir d'une fort belle vue sur le vallon de Fontevraud en direction de Montsoreau et de la vallée de la Loire.

**Chapelle
Sainte-Catherine.
Une lanterne
des morts
était autrefois
allumée dans
ce curieux édifice
du XIII^e siècle
qui marquait
le centre
du cimetière
paroissial.**

Lithographie vers 1850.

Bibliographie

BIENVENU, Jean-Marc. *L'Étonnant Fondateur de Fontevraud*, Robert d'Arbrissel. Nouvelles Éditions latines, 1981.

DALARUN, Robert. *Robert d'Arbrissel ou l'impossible sainteté*. Ed. Albin-Michel, 1986.

MELOT, Michel. *L'Abbaye de Fontevraud*. Paris, Henri-Laurens, rééd. 1986.

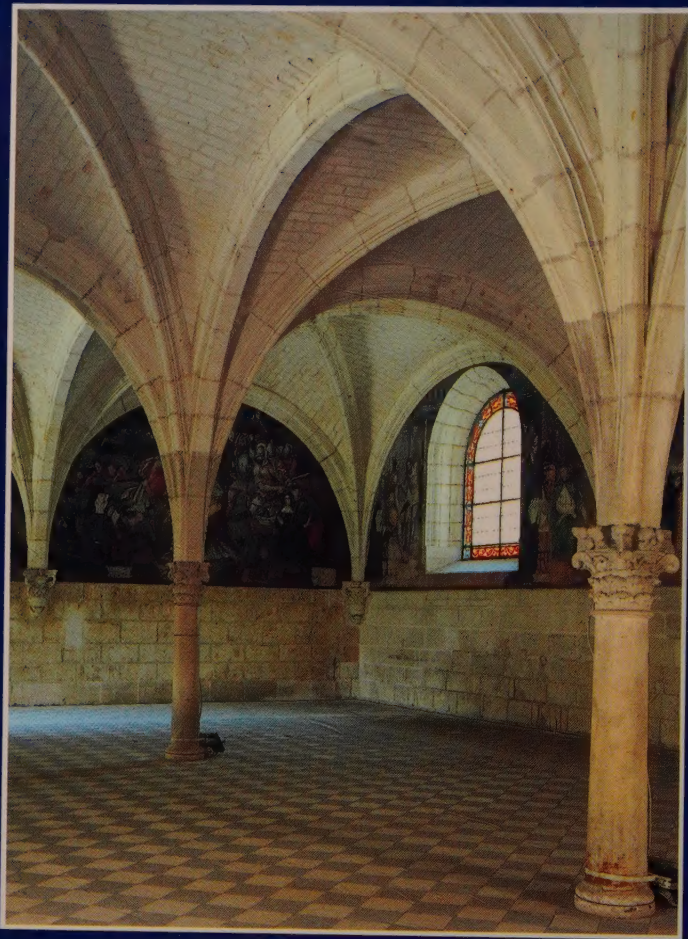
LUSSEAU, Patricia. *L'Abbaye royale de Fontevraud aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Hérault-Éditions, 1986.

L'Art fontevriste. Zodiaque n° 154, octobre 1987.

Fontevraud. Notre Histoire, hors-série n° 41, 1991.

Fontevraud Histoire-Archéologie. Revue du comité d'histoire fontevriste, n° 1, 1993.

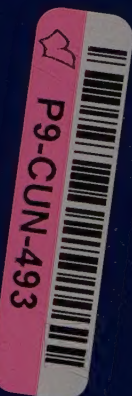
Technic Plus Impression, Betton (35)



ISBN : 2.7373.2000.3



9 782737 320002



ÉDITIONS OUEST-FRANCE